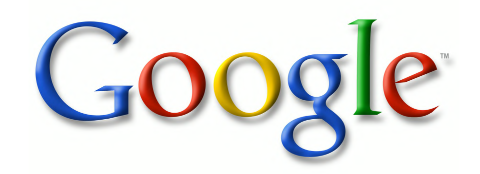
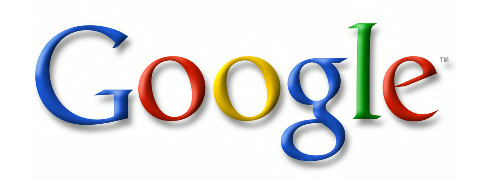
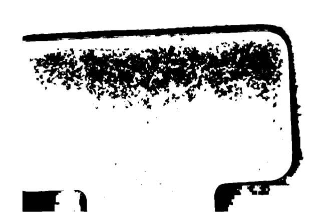







DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



SAINCLAIR,

OU

LA VICTIME

DES SCIENCES ET DES ARTS,

NOUVELLE

PAR MME. DE GENLIS.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
Great Queen Street.

Pour B. DULAU et Co. Soho Square.

1808.

SAINCLAIR,

OU

LA VICTIME

DES SCIENCES ET DES ARTS.

Toujours des lectures, s'écrioit avec humeur le jeune Sainclair; toujours des vers et de la musique, toujours des dissertations savantes, et jamais un instant de conversation. Oui, mon cher Duval, ma patience est à bout; je n'y puis plus tenir! Quoi? reprit Duval, toi qui as fait de si bonnes études,

et qui m'as toujours montré tant de goût pour les beaux arts, comment ne sais-tu pas apprécier le bonheur d'avoir une famille si distinguée par l'esprit et par les talents ?—Eh bien, mon ami, il n'existe pas dans toute la ville de Toulouse un intérieur de maison plus mortellement ennuyeux que celui-ci.—Combien tu m'étonnes ! tu sais que lorsque nous étions au collége, nous avions l'un et l'autre à cet égard une opinion bien différente ; tu répétois toujours qu'il étoit bien heureux pour un orphelin d'avoir le baron d'Elbach pour oncle et pour tuteur.—J'aime

et je révere mon oncle, et je ne puis parler de mes petits chagrins particuliers qu'au compagnon de mon enfance et de ma premiere jeunesse, et à mon meilleur ami. Je n'ai même pas cru devoir me permettre, durant notre longue séparation, de t'en dire un seul mot dans mes lettres ; ainsi c'est moins une confidence volontaire que je te fais, qu'un aveu que tu m'arraches.—Mais n'es-tu pas amoureux de ta cousine ? Ce mariage seroit si convenable ; ton oncle le desiroit...—Sans doute, au fond j'ai de l'inclination pour Clémence...—En effet, elle est si

charmante !...—Oui, pour les étrangers...—Comment ? — Mon ami, elle a dans cette ville une brillante réputation à soutenir ; elle ne songe qu'à l'augmenter ; si tu savois combien cette ambition rend une femme insupportable dans l'intérieur d'un ménage ! Par exemple, elle te charme dans un concert lorsqu'elle chante et qu'elle joue du piano, tu jouis alors du fruit du travail, et moi j'ai supporté tout l'ennui de l'étude. J'ai entendu, pendant des jours entiers, déchiffrer et barbouiller, et répéter sans fin l'arriette qui te ravit... D'ailleurs, mon ami, per-

sonne ici ne cause; on étudie, on disserte, on récite.—Mais le frere de Clémence, ton cousin Ovide, est un si bon garçon!... — Oui, grace au ciel, il n'a jamais pu sentir la mesure d'un vers, malgré le nom fameux qu'il reçut en naissant, mais ils en ont fait un botaniste; en outre, c'est le plus impitoyable joueur de violon!.... et nous couchons dans la même chambre. Figure-toi qu'il m'est impossible de lire ou d'écrire une heure de suite, avec ce maudit violon dans l'oreille. Si le matin avant de diner, je descends dans le salon, j'y trouve Clémence à

son clavecin et tout occupée de sa musique, ou bien elle est enfermée dans sa chambre pour composer sans distraction l'air et les paroles d'une romance ; ma tante, de son côté, fait des traductions et des romans ; mon oncle, enseveli dans son cabinet, médite profondément sur l'antiquité. Pendant ce temps j'erre tristement dans la maison. Enfin on se rassemble pour dîner ; les convives, tous beaux esprits, arrivent ; on parle littérature ; chacun ne songe qu'à briller; on ne trouve dans ces entretiens ni variété, ni naturel, ni gaieté. Je sais d'avance tout ce qu'on dira,

tous les compliments mutuels qu'on se fera, tous les traits satiriques qui seront lancés contre les auteurs dont on envie les succès. En sortant de table, communément, Ovide et moi, nous disparoissons pour aller nous promener. En fuyant le bel esprit je suis poursuivi par la science. J'ignore s'il est vrai qu'Ovide soit, comme on le prétend, le plus grand botaniste du Languedoc; mais je puis assurer qu'il en est certainement le plus impétueux. Rien ne l'arrête; il grimpe jusqu'au sommet des arbres pour arracher un lichen qui le tente, il gravit les montagnes,

il se précipite dans les marais, il m'y entraîne. Hier, il pensa me noyer dans un étang ; il s'agissoit de conquérir un nénuphar le plus commun du monde, mais qu'il prenoit de loin pour le *lotus* des anciens......Essoufflé, couvert de limon, harassé, excédé, je rentre, et c'est pour assister à des lectures !....Des fragments traduits de l'anglais par ma tante, des digressions savantes de mon oncle, des vers de ma cousine....Ovide, en sa qualité de botaniste, a l'heureux droit de s'endormir impunément ; mais on exige de moi une attention soutenue. Il faut vaincre le

sommeil, étouffer les bâillements, cacher l'ennui. Il faut écouter! .... Voilà ce que ma tante appelle nos petites réunions de famille.... —Ton oncle a réellement un profond savoir, du moins on peut s'instruire en l'écoutant...—Mon oncle est sans doute un savant très érudit et très laborieux ; mais croirois-tu qu'après quarante ans d'études, il n'a pas encore eu l'idée que l'application utile de la science doive être comptée pour quelque chose ? Tout travail lui paroît admirable, lorsqu'il n'est possible de le faire qu'en sachant parfaitement le grec et le latin. Tout

ouvrage est solide à ses yeux, lorsque toutes les pages en sont chargées de citations grecques et latines. Quel éloge dans la bouche de mon oncle que ces paroles: Cet homme connoît bien l'antiquité; cela veut dire, cet homme est rempli d'esprit, de goût, et de génie....Que penseroit-on d'un architecte qui, sur des fondements de pierre et de marbre, ne bâtiroit qu'un édifice de paille et de roseaux? Tels sont la plupart des savants, tel est sur-tout mon oncle. Quels écrits a-t-il publiés? Des réflexions sur le *Thau* des Egyptiens (il s'agit de savoir si ce Thau

étoit ou n'étoit pas une clef); un discours sur l'*aorasie*, c'est-à-dire l'invisibilité attribuée par la fable aux dieux du paganisme. Une dissertation sur le *nectar* et *l'ambrosie*. Une autre dissertation sur la statue du gladiateur qui, selon lui, ne représente pas un gladiateur, etc. etc. Je crois qu'après avoir traité tant de graves sujets, il pense avoir épuisé tout ce que l'antiquité peut offrir de plus important; car depuis quelque temps il se rabat sur le moyen âge; il nous a lu, ces jours-ci, deux traités, l'un sur les *monnoies bractéates*, et l'autre sur les *reines pédauques*.—

Les reines pédauques !...et sur quel peuple ont-elles régné ? — Ignorant, comment ne sais-tu pas que les *reines pédauques* sont des statues gothiques qui représentent des femmes dont l'un des pieds finit en forme de patte d'oie ? — Où voit-on cela ?—Au portail de quelques vieilles églises. On a beaucoup écrit pour expliquer cette bizarrerie, et mon oncle, après bien des veilles et des recherches, s'est hautement déclaré pour ceux qui reconnoissent dans cette figure la reine sainte Clotilde.... —Il croit que sainte Clotilde avoit des pattes d'oie ?—Il ne voit dans ces pattes

que des symboles de vigilance. — Pauvre Sainclair! en effet, d'après ce tableau de famille, je conçois que ta journée ne s'écoule pas d'une maniere fort agréable. — Quoi! jamais d'entretiens familiers, jamais d'effusions de cœur? ....—Eh! mon dieu, je ne puis me plaindre de leurs sentiments, on me parle avec toute franchise, mais on n'est occupé que du desir de se faire un nom, et la confiance la plus intime ici ne peut jamais dévoiler que les craintes, les espérances, et les illusions de l'amour-propre. — Cependant Clémence a du penchant pour toi, j'en suis

certain.—Je le crois aussi, mais j'ai un rival bien redoutable....—Et qui donc ?—Versillac.—Un pédant ridicule; le jeune homme le plus dénué d'agréments, et le plus ennuyeux ?....—Mais il vient de remporter aux jeux floraux un prix de poésie.

Ce n'étoit point sans raison que Sainclair redoutoit un rival qui venoit d'obtenir la violette d'or; objet, depuis plusieurs siecles, d'une si vive émulation pour tous les jeunes poëtes toulousains. Clémence, au fond, aimoit Sainclair; cependant la gloire littéraire étoit

à ses yeux d'un tel prix qu'elle ne croyoit faire qu'une action noble et raisonnable, en lui sacrifiant son inclination et ses engagements. Sainclair étoit aimable et vertueux, mais elle lui trouvoit tant de défauts inexcusables ! Il écoutoit si froidement les productions les plus charmantes ; Il étoit si peu susceptible d'enthousiasme pour les vers ! D'ailleurs que pouvoit-on attendre d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui, avec de l'esprit et de l'instruction, n'avoit pas encore fait imprimer une seule page ; tandis que Versillac, du même âge, avoit déja recueilli ses *œuvres*,

en rassemblant ses madrigaux, ses fables, ses énigmes, ses charades, et ses épîtres, dispersées dans plusieurs journaux, et sur-tout dans l'Almanach des Muses. Enfin il n'étoit que trop présumable que Sainclair, avec son insouciance et sa paresse ne deviendroit jamais un personnage célebre ; ainsi Clémence, autorisée par ses parens à choisir un époux, étoit au fond du cœur décidée en faveur de Verillac ; et sa mere, qui n'aimoit point Sainclair, la fortifioit chaque jour dans cette résolution.

Cependant, Sainclair, malgré

sa pénétration et ses craintes, conservoit beaucoup plus d'espérance qu'il n'en montroit à son ami. Le Baron d'Elbach, en autorisant formellement l'inclination mutuelle de sa fille et de son neveu, leur avoit dit à la vérité qu'ils ne devoient pas se regarder l'un et l'autre comme irrévocablement engagés, parcequ'il vouloit qu'ils eussent le temps de faire à cet égard les plus sérieuses réflexions; mais Clémence avoit fait à Sainclair l'aveu de son sentiment, et il ne connoissoit pas encore tout le pouvoir de l'amour-propre; c'est une chose que l'expérience seule peut apprendre aux

gens modestes et sensibles. Sainclair prit la résolution de cacher à Clémence ses inquiétudes et sa jalousie, persuadé que le meilleur parti étoit de montrer une confiance sans bornes et une parfaite sécurité. Dans ces entrefaites, l'ami de Sainclair reçut de Paris une lettre qui l'embarrassa beaucoup, et qu'il s'empressa de communiquer à Sainclair. On lui mandoit que l'on sollicitoit pour lui un emploi honorable et lucratif, et l'on ajoutoit que cette grace dépendant d'un homme en place, passionné pour la littérature, ne seroit accordée qu'à celui qui remporteroit

le prix proposé par l'académie. Eh bien, dit Sainclair, c'est l'éloge d'un grand homme, il faut le faire. Te moques-tu, reprit Duval.— Point du tout...—Moi faire un éloge académique!—Pourquoi pas? Tant de gens qui ne te valoient pas ont eu du succès dans ce genre! Veux-tu t'y distinguer?— Comment?—Sois naturel et raisonnable. Tu paroîtras bien neuf.— Je n'ai par malheur que l'espece de mérite qu'il faudroit pour bien remplir cette place. Jamais je ne l'obtiendrai, car je sens que je ferois un très mauvais discours oratoire.—Essaie-le du

moins.—Tu seras donc mon censeur, et tu me diras la vérité ?—Oh ! tu peux y compter. Cette assurance détermina Duval, il se mit à écrire avec ardeur, et au bout de trois semaines, il apporta son travail à Sainclair, en lui déclarant qu'il trouvoit lui-même son éloge détestable ; il avoit raison, et Sainclair n'en disconvint pas ; mais tirant de son portefeuille un petit manuscrit : mon ami, lui dit-il, j'ai de mon côté travaillé sur le même sujet, veux-tu m'entendre à ton tour ? A ces mots, Sainclair déployant son manuscrit, fit une lecture d'une demi-heure, qui

causa le plus vif enthousiasme à Duval. J'imagine, dit Sainclair, que tu devines facilement que je n'ai fait cet ouvrage que dans l'espoir de t'être utile, donne-moi ma récompense en y mettant ton nom. A cette proposition Duval se récria avec toute la chaleur que peut inspirer une juste délicatesse. Cette espece de tromperie, reprit Sainclair, est sans doute une indigne action, quand elle est produite d'un côté par un intérêt mercenaire, et de l'autre par une vanité puérile. Mais tous les dons de l'amitié sont honorables ; il ne s'agit point ici d'amour-propre,

tu n'as pas l'ambition de conquérir une palme académique, tu desires obtenir une place que tu remplirois avec honneur, et qui te mettroit au rang des citoyens utiles. S'est-on jamais fait scrupule en affaires de signer un mémoire rédigé par un autre, toutes les fois qu'on n'a pas eu la capacité de le faire? Je te propose une supercherie beaucoup plus innocente, car tu n'aurois besoin du secours de personne, s'il ne falloit montrer que l'instruction nécessaire pour bien exercer l'emploi que tu vas solliciter; on a la bizarrerie de ne demander que des talents tout à fait étrangers

à cet emploi, ce n'est pas tromper que satisfaire au caprice, quand tu possedes tout ce que la raison pourroit exiger.—Mais comment pourrois-je recevoir les éloges que cet ouvrage m'attireroit?—Comme tous les auteurs devroient recevoir les compliments qu'on leur fait, avec embarras, et en tâchant de les abréger.—Non, je ne me résoudrai jamais à te dérober la célébrité que cet ouvrage te donneroit.—Mon ami, ne crois donc pas que la célébrité littéraire puisse s'acquérir si facilement. Pour se faire un beau nom, parmi tant de noms estimables et brillants, un

premier effort, quelque heureux qu'il puisse être, ne suffit pas, il faut consacrer sa vie à l'étude : ce dévouement est au-dessus de mes forces. Mes goûts et mon caractere m'en rendent absolument incapable, ainsi je n'obtiendrai jamais une grande réputation.— Mais songes-tu que ce seul succès décideroit Clémence en ta faveur? —Je n'épouserai jamais une femme qui se donneroit à moi par vanité. Si Clémence est capable de sacrifier à son goût pour la célébrité l'homme qu'elle aime depuis son enfance, sois certain que je ne la regretterai pas. Sainclair fit beau-

coup d'autres raisonnements qui déterminerent Duval à recevoir l'ouvrage et à le donner comme sa propre production. Peu de jours après Duval partit pour Paris; il envoya l'éloge historique à l'académie, et il reçut le prix d'une voix unanime. Ce succès, qui eut beaucoup d'éclat, fit sa fortune; il obtint la place que ses amis sollicitoient pour lui. Alors transporté de joie et de reconnoissance pour son ami, il demanda un congé de deux mois, afin d'aller à Toulouse lui faire part de son bonheur. Le lendemain de son arrivée à Toulouse, le frère de

Clémence lui dit en confidence que sa sœur étoit entièrement décidée à épouser Versillac, et qu'elle le déclareroit incessamment. A cette nouvelle, Duval crut devoir agir à l'insu de son ami. Il obtint de Clémence un entretien particulier. Un homme qui venoit de remporter un premier prix décerné par la premiere académie du royaume, devoit être favorablement écouté. Clémence avoit pris pour lui la plus haute estime; elle le reçut dans son cabinet de musique, et là, Duval commença par exiger d'elle un secret inviolable sur ce qu'il alloit lui dire, en ajoutant

qu'il desiroit surtout que Sainclair ne sût jamais l'aveu qu'il alloit lui faire. Ce début émut et surprit beaucoup Clémence; elle imagina que Duval alloit lui faire une déclaration d'amour, et calculant rapidement que la célébrité acquise à Paris est infiniment plus glorieuse que la plus brillante renommée de province, elle méditoit déja confusément une rupture avec Versillac, lorsque Duval lui déclara sans détour que Sainclair étoit le véritable auteur du discours qui venoit d'être couronné à Paris. Maintenant, poursuivit-il, préférerez-vous un pédant sans génie à

l'homme modeste et généreux qui possede un tel talent ?...A ces mots Clémence, gardant le silence, parut réfléchir; ensuite, prenant la parole, oui, dit-elle en soupirant, je n'en suis point surprise, Sainclair a pu vaincre sa paresse pour l'amitié, il n'en feroit pas tant pour la gloire !...—Enfin n'êtes-vous pas charmée de ce discours ?...—Ah ! sans doute, mais on ignorera toujours qu'il en est l'auteur !..... Ce mot découvroit une profondeur de vanité qui révolta Duval, il se leva, et prenant brusquement congé de Clémence, il disparut.

Clémence épousa Versillac; elle fut enivrée de gloire le jour de ses noces; on épuisa dans les *épithalames*, et dans les couplets chantés à table, toutes les allusions, sinon les plus neuves, du moins les plus flatteuses que l'on puisse tirer de la mythologie. Clémence fut comparée à Sapho, aux Muses, dont elle réunissoit tous les talents; son heureux époux fut désigné sous le nom de Pindare, et même sous celui d'Apollon. On ne manqua pas d'appeler sa mère *Minerve*. La fable n'offrant point d'antiquaires, de commentateurs, et de glossateurs, l'éloge du baron présentoit

plus de difficultés; mais comme il étoit vieux, presque aveugle, et qu'il savoit parfaitement, le grec, on en fit un Homere. Le jeune Ovide d'Elbach fut traité plus légèrement, cependant on lui dit que s'il n'eût pas surpassé Tournefort et Linné, il auroit eu tout le talent du poëte dont il portoit le nom.

Ces vers ingénieux causerent à Clémence le plus vif attendrissement; quels titres d'immortalité! ...Toutes ces louanges devoient être imprimées dans l'Almanach des Muses, et même dans le Mer-

cure; on alloit connoître à Paris tous les merveilleux talents de cette illustre et savante famille...Au milieu d'un tel triomphe, comment se repentir d'avoir sacrifié le penchant de son cœur à la gloire?

Cependant Sainclair, beaucoup plus indigné qu'affligé, partit pour Paris avec Duval. Pendant la route, les deux amis s'entretinrent de leurs projets pour l'avenir. Sainclair dit qu'il étoit décidé à se marier promptement; mais certainement, ajouta-t-il, je n'épouserai point une femme célebre. Je veux une jeune personne,

douce, aimable, modeste, qui n'ait aucun talent brillant, et par conséquent aucune prétention *à la gloire*; cela ne sera pas bien difficile à trouver. Il ne faut pas croire, reprit Duval, que ce soit une chose aussi commune que tu l'imagines. Nous sommes parvenus à un tel point de *perfectibilité*, que chacun à Paris a son genre de réputation plus ou moins étendue; toute femme est citée avec un éloge particulier ou dans sa société, ou dans son quartier, ou dans la ville entiere.—Je n'épouserai que celle dont on ne parlera point du tout. Voilà une idée gothique, et tout-à-

fait passée de mode.—Je veux vivre obscurément dans mon intérieur, dans un petit cercle, et beaucoup à la campagne. Je veux être heureux dans mon ménage. Que ferois-je d'une femme célebre? quand je serois malade et qu'elle me soigneroit, je croirois qu'elle prépare un article pour un journal (car ne recueille-t-on pas tous les beaux traits des personnes vivantes).

Oui, et des traits qui naturellement devroient être si completement ignorés qu'il est permis de soupçonner que les héros et les

héroïnes ont l'obligeance de fournir à leurs historiens ces matériaux secrets.—Que ferois-je donc d'une telle femme ? Je frémirois quand je la verrois écrire. Je soupçonnerois toujours un roman sur le tapis. Je voudrois que ses talents ne servissent qu'à l'agrément de sa famille, je voudrois que ses aumônes fussent secrètes ; je lui dirois que la publicité dans ce genre ne convient qu'aux personnes d'un rang éminent, qui sont faites pour donner de grands exemples....—Cependant, mon ami, la célébrité a ses avantages ; on pourroit aujourd'hui, comme les princes, se ma-

rier par procuration ; la réputation des femmes fait connoître tout leur mérite, et lorsqu'elles sont jolies on a leurs portraits au Salon, et même on a pu examiner leur figure entiere très légèrement drapée. Enfin, si l'on a le malheur de perdre une femme célebre, on jouit du plaisir de la voir renaître et briller sur les théâtres avec M[lles] Fanchon, Sophie Arnould, Julie, etc. L'on a la consolation de lire son éloge dans les journaux et dans les dictionnaires historiques. — Tout cela ne me séduit pas; je veux découvrir et choisir celle qui recevra ma foi ; je ne veux pas que la re-

nommée me l'indique—En cherchant une femme à la fois aimable et obscure tu ne trouveras que des petits monstres de laideur et de bêtise. Sainclair prit ce discours pour une plaisanterie, il conçut par la suite qu'il n'étoit pas tout-à-fait dépourvu de vérité.

Duval demeuroit à Paris, chez ses parens; mais la place qu'il venoit d'obtenir l'obligeant à chercher un appartement plus spacieux; il fut convenu qu'il prendroit, avec Sinclair, une maison à la Chaussée-d'Antin. Sainclair, en attendant, fut se loger dans une auberge.

Il arriva le soir, il étoit fatigué, ayant passé les deux nuits précédentes, et il se hâta de se coucher. Il alloit s'endormir, lorsqu'il entendit à travers le mur de son alcove des cris aigus, et tous les accents de la douleur et de la plus violente colere. Il écoute, et d'après quelques mots entrecoupés qu'il recueille, il juge qu'il a pour voisin un malade dans le délire d'une fievre chaude. Sainclair espere qu'un accès si terrible épuisera bientôt les forces du malade, et que l'accablement va succéder à cette véhémente frénésie ; mais il fut cruellement trompé dans son

attente. Les éclats de voix, les gémissements, et tous les élans de la fureur et de la rage se prolongerent jusqu'à cinq heures du matin; alors le bruit cessa tout-à-coup. Sainclair imagina que l'infortuné malade succomboit à la violence de cet état affreux, et qu'il venoit d'exhaler son dernier soupir; il lui souhaita de bon cœur le repos éternel en pensant que lui-même alloit enfin en goûter un de quelques heures. Dans cet instant l'auberge retentit du son éclatant d'une clarinette; et le joueur matinal de cet instrument, se trouvoit malheureusement logé dans un cabinet

qui touchoit à la chambre de Sainclair; forcé de renoncer au sommeil, le pauvre Sainclair se leva, bien décidé à changer de logement. Il apprit que l'homme qu'il avoit cru malade d'une fievre chaude, se portoit parfaitement bien, et étoit un jeune acteur qui devant débuter le lendemain dans la tragédie d'Andromaque, avoit répété les fureurs d'Oreste, durant la plus grande partie de la nuit. Sainclair, maudissant plus que jamais les beaux arts, se promit de quitter le jour même le quartier bruyant du Palais Royal. Il se rappela qu'un homme de robe de ses

parents lui avoit offert de le loger, il l'avoit refusé, parceque cet homme grave et taciturne étoit mortellement ennuyeux; mais en réfléchissant qu'après tout on doit bien dormir où l'on s'ennuie, Sainclair trouva que pour le moment ce logement au Marais, près de l'Arsenal, lui convenoit mieux que tout autre. Du moins, dit-il, je serai là tranquille; mon hôte, occupé d'études sérieuses, et renfermé dans son cabinet, ne troublera pas mon repos. Rempli de cette douce idée, Sainclair, après le dîner, se rendit dans la rue Neuve St.-Paul, chez le président de ***,

qui parut charmé de le recevoir. A huit heures et demie on servit un petit ambigu. Vous voyez, dit le président, je vis comme nos peres; il y a trois cents ans que dans ma famille on soupe à cette heure-ci...—Et j'espere aussi, reprit Sainclair, que vos sages ancêtres se couchoient toujours en sortant de table?—Précisément, et c'est aussi ma coutume.—Ah! que cela est vertueux!...—Oui, oui, vertueux, voilà le mot. Avec cette habitude les mœurs sont toujours parfaites. On n'est ni joueur, ni dissipé; on ne va pas perdre son temps aux spectacles; on a de

longues matinées, et l'on suffit á tout.

Sainclair admira beaucoup ces maximes, sur-tout en allant se coucher à neuf heures : il se mit au lit en donnant l'ordre de n'entrer le lendemain dans sa chambre qu'à midi. Il étoit enseveli dans le plus profond sommeil, lorsqu'au point du jour il fut réveillé en sursaut par le bruit effrayant de la plus terrible explosion. Sainlcair ne douta pas que le magasin à poudre de l'Arsenal n'eût sauté ; saisi d'épouvante, il se jette à bas de son lit en déplo-

rant les malheurs que cet accident a dû causer dans le quartier. Il sortit précipitamment de sa chambre; après avoir parcouru rapidement le corridor, il apperçut du haut de l'escalier le président en robe de chambre, qui vint à lui en disant; Rentrez, rentrez, l'explosion est faite, tout est fini pour aujourd'hui.—Comment pour aujourd'hui?—Oui, par la sottise de mon valet de chambre...—Quoi! c'est votre valet de chambre qui est cause......—Que? cela ne vous fâche pas, on recommencera demain pour vous.....—Voilà une jolie espérance! mais

de grace de quoi parlez-vous ?—D'une expérience de chimie la plus belle, la plus curieuse !...La détonnation a été terrible, n'est-ce pas ?—Ah ! vous êtes chimiste... —C'est là mon unique passion. Je comptois vous donner le divertissement de cette superbe expérience. Je me faisois un plaisir de vous causer une petite surprise... —Vous m'en avez causé une très grande, je vous assure....—Mais, je vous le répete, vous n'y perdrez rien, je vous la promets pour demain matin à la même heure, prenez patience.—Cela n'est pas facile. Mais dites-moi, monsieur

le président, croyez-vous que vos ancêtres se couchassent à huit heures du soir pour faire des expériences de chimie dès l'aurore ? ...—Oh ! point du tout, c'étoit tout bonnement pour aller au Palais à cinq heures du matin : mais songez qu'alors la chimie étoit dans l'enfance, et que.... Sainclair n'entendit pas la suite de ce raisonnement, il étoit si en colere qu'il tourna brusquement le dos au président ; il regagna promptement sa chambre, en s'écriant : Allons, les sciences et les arts seront éternellement conjurés contre moi !....

Sainclair, pour échapper à l'expérience de chimie, avoit le projet de s'évader dans la journée; mais tant de fatigue et de contrariétés lui donnerent un si violent accès de fievre, qu'il fut obligé de se remette au lit. Il envoya chercher un médecin très à la mode alors, dont il avoit entendu parler, même à Toulouse. Le docteur arrive, il entre d'un air froid et nonchalant, s'avance, s'assied au chevet du lit, en disant: Vous êtes dans un mauvais quartier pour un malade, il faudroit des relais pour venir ici...voyons votre pouls. A ces mots Sainclair, qui souf-

froit beaucoup, donne son bras, et rend compte de son état... Le docteur, au lieu de lui répondre, lui demande si cette maison n'appartient pas au president de *** ; oui, répond Sainclair. Ah ! je le connois, reprit le docteur, c'est un original qui fait un plaisant usage de son temps et de sa fortune ; il est plus souvent dans son laboratoire que dans son cabinet d'étude. Singulier goût pour un magistrat... Le docteur dit cette derniere phrase avec beaucoup de distraction, parceque ses regards s'étant portés sur la cheminée, il y vit deux vieux vilains vases du

Japon, et un gros chat bleu de porcelain de la Chine, qui attirerent toute son attention; car il étoit *connoisseur*, et l'un des plus célebres curieux de Paris; il possédoit en ce genre tout ce qu'on peut imagner de plus colifichet, de plus baroque, et de plus rare. Comment? dit-il, voilà de la porcelaine *craquelée*, on n'en trouve plus...En disant ces paroles, il se leve, s'approche de la cheminée, tourne et retourne les vases et le chat, s'extasie sur leur beauté; je parie, dit-il, que le président n'attache aucun prix à cela: est-il chez lui?—Je l'imagine.—J'y vais

passer, je reviendrai demain. A ces mots le docteur sort précipitamment, sans regarder Sainclair, sans lui laisser d'ordonnance, tant le chat bleu l'occupoit exclusivement. Voilà un joli médecin, dit Sainclair; il lui sied bien de censurer le magistrat chimiste !...

Le pauvre Sainclair envoya chercher le modeste médecin du Marais, qui le soigna, le drogua dans toutes les regles, et qui lui donna du moins la consolation de lui faire connoître son mal, en lui apprenant qu'il avoit une fievre bilieuse. On avoit de la bile à

D

moins, disoit Sainclair. Au reste le médecin sans réputation, qui ne s'occupoit que de son art, le traita fort bien. Peu de jours après Sainclair fut en état de se sauver heureusement de chez le président, qui lui préparoit pour sa convalescence des explosions, des détonnations, enfin une fête chimique qui auroit mis tout le quartier en rumeur.

Ce fut dans ce temps que Sainclair recueillit un héritage aussi considérable qu'inattendu : un parent, qu'il avoit à peine connu, l'instituant son légataire universel,

lui laissa en mourant cinquante mille livres de rente. Sainclair, avec beaucoup d'agréments personnels, une réputation parfaite, de la naissance, et une grande fortune, fixa bientôt sur lui l'attention des jeunes personnes à marier, et sur-tout celle des meres. Recherché, accueilli, il se répandit dans le monde, et, parmi tant d'objets nouveaux, un seul attira ses regards, et toucha son cœur. Aussitôt qu'il se trouva seul avec Duval, Mon ami, lui dit-il, connois-tu Albine ?—Albine ! N'est-ce pas la fille du comte de Monclar ?— Justement.—Elle va peu

dans le monde ; mais je l'ai rencontrée, elle est jolie...—A-t-elle quelque célébrité ?—Oh ! point du tout ; elle est concentrée dans sa famille, elle ne chante point, elle ne joue ni du piano, ni de la harpe, ni de la lyre ; elle n'est point au rang des grandes danseuses...--Oui, je l'ai vue au bal, on ne remarquoit que sa grace naturelle, sa noblesse, et la décence de son maintien.—Tout cela ne donne pas une brillante réputation ; car dans ce genre il ne suffit pas de se singulariser, il faut faire des pas savants, il faut savoir se courber en avant, en se tenant en équilibre sur le bout du pied

droit, tandis que la jambe gauche s'éleve en arriere, aussi haut que le permettent la souplesse, l'étude, et la talent. Dans cette attitude qui semble être celle d'Atalante prête à ramasser la pomme d'or, on montre parfaitement sa jambe, et malheureusement ce n'est pas toujours celle de la Vénus de Médicis; mais on est admiré des connoisseurs qui n'estiment dans la danse que ce qui paroît être le fruit d'un travail opiniâtre....— Cette espece de travail est en effet bien estimable. Mais parlons d'Albine, mon ami, c'est elle que j'aime, voilà la femme qui me

convient.—Eh bien, il faut s'adresser à son pere, j'irai lui parler demain.

Cette démarche de Duval n'eut aucun succès, la main d'Albine étoit promise, son pere avoit donné sa parole, Albine devoit se marier dans quelques mois. Sainclair en fut profondément affligé. Duval, pour le consoler, lui proposa dans l'espace de quinze jours trois mariages très avantageux. Sainclair refusa le premier parcequ'il avoit vu au bal la jeune personne danser avec un grand éclat le pas russe. Une autre étoit la

joueuse de piano la plus célebre du Marais ; et malgré la modestie du quartier, elle étoit aussi vaine de son talent, que si elle eût eu la même réputation dans le faubourg Saint-Germain, ou à la Chaussée-d'Antin ; la troisieme, riche, aimable, et jolie, auroit pu convenir à Sainclair, mais il sut qu'elle chantoit souvent dans des concerts : il l'entendit même dans une de ces nombreuses assemblées, et il crut découvrir que malgré sa jeunesse, elle étoit asthmatique. On lui apprit que ces fréquentes aspirations, cette maniere de respirer, si pénible et si

bruyante, étoit un art fait pour montrer de l'âme. Sainclair, qui vouloit que l'expression fût dans l'accent, dans la prononciation, et dans le son de voix, trouva ce chant très défectueux ; d'ailleurs dans ces moments de sensibilité, la chanteuse défiguroit son visage par les mines les plus étranges ; elle alongeoit le cou, elle soulevoit ses bras, elle enfloit ses coudes ; elle parut odieuse à Sainclair, qui ne voulut plus entendre parler d'elle. Sainclair, vers ce temps, rencontra une jeune personne de quinze ans, d'une figure charmante, qui lui plut tellement qu'il

prit sur elle des informations. Il apprit qu'elle étoit, non au couvent, mais dans une maison d'éducation très brillante qui venoit de se former*. Il fut à un exercice public de cette pension, afin de l'examiner à son aise. Mais là il eut le déplaisir de la voir *couronner* avec pompe, en présence de deux cents personnes. Elle remportoit le premier prix de géographie: elle fut applaudie avec transport, beaucoup plus pour

* Il y eut en effet, peu de temps avant la révolution, deux ou trois écoles nouvellement établies, et très renommées.

sa jolie figure que pour sa science. Elle reçut ces preuves d'admiration avec grace, mais en personne accoutumée à produire de tels effets. Bon dieu, se dit en lui-même Sainclair, si jeune et déja familiarisée avec d'éclatants succès! Après avoir reçu tant de brillants hommages, comment pourroit-elle par la suite se contenter de la simple approbation d'un mari!... Cependant ce couronnement de la jeune personne fut suivi d'une petite scene qui toucha Sainclair. Aussitôt après les applaudissements, toutes les compagnes de celle qui venoit de recevoir le prix se leve-

rent, coururent se jeter dans les bras de la victorieuse, l'embrassèrent à plusieurs reprises, et avec une bonne grace qui charma tout le monde. Assurément, dit Sainclair, l'émulation et la gloire ne produisent pas ici de jalousie. Voilà un charmant spectacle.

Après la distribution des prix, on fit de la musique. Sainclair se trouva placé à côté d'une dame auprès de laquelle étoit assise une petite pensionnaire de six ou sept ans : Sainclair lui fit compliment sur la maniere remplie de grace et de sensibilité dont elle s'étoit jetée

au cou de la jeune personne couronnée : Oh oui, répondit-elle, c'est qu'on nous a bien fait répéter celà ce matin... Sainclair éclata de rire : la dame, mere de cette enfant ingénue, fut très fâchée de cette indiscrétion. Consolez-vous, madame, lui dit Sainclair, cette éducation *dramatique* la corrigera certainement du naturel et de la naïveté. Peu de temps après, Sainclair vit dans un journal la jeune personne couronnée dans cette pension citée pour un trait de *piété filiale*, et le même jour il lut son nom inscrit sur une liste im-

primée de souscripteurs bienfaisants.

Sainclair, déja fatigué de Paris, fut, au commencement du printemps, passer quinze jours à la campagne. Il y vit une jeune veuve qui s'occupa beaucoup de lui, et qui parvint à l'intéresser vivement. Clotilde (c'étoit son nom) avoit un genre de célébrité qui trouva grace aux yeux de Sainclair. Elle étoit citée dans sa société comme la femme la plus sensible qui eût jamais existé. Tout la portoit à l'attendrissement; l'amitié, les arts, le spectacle de la

nature ; la lecture d'un drame lui causoit des suffocations; on fut obligé de l'emporter de sa loge à l'une des représentations de *Misanthropie et Repentir*. Son admiration, de quelque genre qu'elle fût, ne s'exprimoit jamais que par des pleurs. Elle pleura en voyant pour la premiere fois l'Apollon du Belvédere ; elle pleuroit en regardant fixement la lune; elle pleuroit en écoutant de la musique instrumentale ; et l'on contoit d'elle, qu'étant à l'Opéra au début de Vestris, elle fondit en larmes en le voyant danser. On s'étonnoit qu'après avoir éprouvé tant de vives

émotions, elle eût conservé une santé florissante, et que des yeux condamnés à des *pleurs éternels*, loin d'être éteints, fussent toujours si brillants ; enfin, elle dépeignoit, elle-même, sa sensibilité, et elle parloit de ses affections avec une éloquence à laquelle un très joli visage donnoit un charme qui séduisit Sainclair. Dès qu'on est touché, on n'observe plus, on contemple : les ridicules ne sont plus que des singularités piquantes ; l'exagération la plus grossiere ne paroît être alors que l'exaltation d'une ame supérieure. Clotilde ayant perdu ses parents dans son enfance avoit eu pour

tutrice et pour gouvernante une sœur d'un autre lit infiniment plus âgée qu'elle ; sa reconnoissance pour cette sœur paroissoit passionnée : il est vrai qu'elle la négligeoit beaucoup, et ne la voyoit guere ; mais elle en parloit sans cesse avec une effusion et des attendrissements qui ravissoient Sainclair. Madame d'Olmene (ainsi se nommoit cette sœur si chérie) se mouroit de la poitrine ; et la sensible Clotilde s'aveugloit tellement sur son état, qu'elle alloit dans le grand monde, aux fêtes et aux spectacles avec une sécurité parfaite. Ses amis frémissoient en pensant

que vraisemblablement elle apprendroit au bal la mort de cet objet de sa plus vive affection : personne n'avoit la cruauté de lui dessiller les yeux ; d'ailleurs comment s'y prendre pour l'éclairer à cet égard ? Les médecins avoient prononcé l'arrêt fatal, Clotilde ne pouvoit l'ignorer, et elle se persuadoit que les médecins se trompoient entièrement ; elle ne croyoit que son cœur et ses espérances. Quelle erreur respectable ! quel coup terrible elle alloit recevoir ; et comment pourra-t-elle le supporter sans mourir !... Voilà ce qu'on disoit dans la société de Clotilde : le pensoit-on ? je n'en

crois rien. Dans le monde on est bien rarement dupe de l'affectation; mais on y feint souvent de l'être pour conserver une liaison agréable, ou pour faire admirer sa candeur, ou par malignité, afin de donner aux autres l'occasion de se moquer d'un ridicule que l'on n'ose critiquer soi-même. Le seul Sainclair étoit de la meilleure foi du monde dans son admiration pour Clotilde : il n'avoit bien étudié que la pédanterie et les prétentions au bel esprit; enfin il avoit passé sa vie en province, et il étoit amoureux : ainsi Clotilde, qui de toute maniere attachoit tant d'importance

à cette conquête, auroit pu la faire à beaucoup moins de frais.

Le jour même où Sainclair devoit quitter, après souper, cette maison de campagne que la présence de Clotilde lui rendoit si agréable, il y survint une visite qui le troubla beaucoup. Le comte de Montclar, sa fille la charmante Albine, et la baronne de ***, sœur du comte, arriverent une heure avant le souper. Albine, en appercevant Sainclair, rougit si prodigieusement que Sainclair connut à n'en pouvoir douter, qu'elle savoit qu'il avoit demandé sa main.

Quoiqu'il eût entièrement renoncé à elle, et qu'il crût être amoureux de Clotilde, cette idée lui fit plaisir: il lui étoit doux de penser que du moins elle n'ignoroit pas qu'il l'auroit préférée à toute autre.

Dans le moment où le comte entra dans le salon, quelqu'un de la société contoit une histoire touchante d'une malheureuse famille retirée à Passy, et récemment ruinée par une banqueroute: on reprit cette histoire interrompue par l'arrivée du comte, et le détail de la misere affreuse de cette famille infortunée intéressa vivement tout

le monde. Plusieurs fois pendant ce récit, Sainclair regarda Albine, non par curiosité pour observer l'impression qu'elle recevoit, il la devinoit, mais par un mouvement irréfléchi et naturel, pour trouver dans ses yeux l'expression de ce qu'il éprouvoit lui-même. Il ne l'examinoit point, il lui parloit: sûr d'avance de ses réponses, toujours il rencontra ses regards dans ces moments intéressants; émus l'un et l'autre de la même pitié, ils aimoient à se la voir mutuellement, et à se la confier; ils n'attendoient rien de semblable de tout ce qui les entouroit !... Cette douce sym-

pathie des belles ames qui n'ont pas besoin de s'étudier pour se connoître et pour s'entendre, est le premier attrait d'un amour véritable.

A la fin de l'histoire, Clotilde, que Sainclair avoit complètement oubliée pendant une demi-heure, se leva, et sortit précipitamment ; une minute après on vint dire que Clotide se trouvoit mal dans le cabinet voisin. La maîtresse de la maison et deux autres amies de Clotide volèrent à son secours, Sainclair les suivit. On trouve Clotilde languissamment étendue

dans un fauteuil, les cheveux en désordre, et la tête appuyée et renversée sur des coussins; elle assure d'un air contraint qu'elle est bien, très-bien; elle répond d'abord aux marques d'intérêt qu'on lui donne comme une personne importunée des questions; enfin elle avoue que c'est l'histoire de cette famille infortunée qui lui a fait un mal affreux. Elle ajoute qu'elle sent que c'est une foiblesse, qu'elle voudroit la cacher. Ne l'a-t-on pas vu? n'est-elle pas sortie furtivement du salon? Elle finit pas dire, comme pour s'excuser, qu'au vrai elle étoit en mau-

vaise disposition depuis le matin... Tout cela fut joué avec le naturel d'une actrice consommée. Les amies surent à quoi s'en tenir, mais Sainclair n'eut pas un doute. Clotilde, faisant un effort sur elle-même, se léva, s'appuya sur le bras de Sainclair, et l'on rentra dans le salon. Sainclair fut un peu embarrassé d'y reparoître conduisant ainsi Clotilde : il chercha des yeux Albine, elle lui tournoit le dos; il parla pour être entendu, Albine ne retourna pas la tête !.... On se mit à table; Sainclair se place à côté de Clotilde, et se trouve vis-à-vis Albine : mais il n'y eut plus

de regards sympathiques; Albine paroissant causer très-gaiment avec ses voisines, ne regarda pas une seule fois Sainclair. En vain lui offrit-il de tout ce qu'on servoit devant lui; Albine refusa toujours d'un ton sec et d'un air distrait, sans jeter les yeux sur lui, et ce bon jeune homme en fut très choqué. Les gens modestes et timides manquent souvent de finesse. L'amour-propre a le tact si délicat qu'il ne perd jamais rien de ce qui le flatte. Un fat, à la place de Sainclair, auroit facilement vu dans la conduite d'Albine une nuance très-marquée de dépit; il auroit

deviné que pendant son absence du salon, elle avoit entendu parler de son amour pour Clotilde. Mais Sainclair ne vit dans les manieres d'Albine qu'une sécheresse désobligeante, et il prit de l'humeur. Clotilde ne mangea point, et dit plusieurs fois à Sainclair qu'elle étoit sûre d'être malade deux ou trois jours. Sainclair le crut; mais comme il n'étoit pas en disposition de l'admirer, il ne trouva ce soir-là qu'un vice effrayant d'organisation dans cet excès de sensibilité. Après le souper les amies de Clotilde l'entourerent avec l'air d'un tendre inté-

rêt; elles feignirent de la trouver pâle et changée, enfin elles seconderent parfaitement ses vues. Ces bons procédés-là se rendent dans l'occasion, et c'est ce qui forme entre certaines femmes toute la sûreté de la société: d'ailleurs on se trahit, on médit, on calomnie; mais on ne se moque jamais de ces grands moyens, car ce seroit se les interdire à soi-même.

A minuit, comme Sainclair se disposoit tristement à partir, on vint lui dire tout haut dans le salon que son cocher étoit ivre mort. Bon! répondit Sainclair,

c'est son état habituel, ce qui ne l'empêche nullement de bien mener. On objecta que la nuit étoit obscure, le chemin mauvais, qu'il falloit faire une lieue sur une chaussée étroite entre deux étangs profonds; Sainclair persista. Alors Albine, jusqu'à ce moment silencieuse, prenant tout-à-coup la parole : Mon Dieu, dit-elle d'une voix émue, ce pauvre cocher, dans un tel état, peut tomber de son siège et se tuer ! Il me semble que la seule humanité devroit.... Ici, le comte de Monclar regarda sa fille ; elle rougit, et s'arrêta. Sainclair fut extrêmement piqué que

tout l'intérêt d'Albine se portât sur le danger que couroit son cocher, et que d'ailleurs elle l'accusât de manquer d'*humanité*; il répondit avec aigreur, Que s'il y avoit du danger pour son cocher, du moins il le partageroit.... Clotilde et toutes les femmes s'opposerent au départ de Sainclair, qui toujours outré contre Albine consentit enfin à rester, mais en ne paroissant céder qu'au désir de plaire à Clotilde. Un quart d'heure après, le comte de Monclar et sa fille partirent. On veilla encore; Sainclair fut sérieux et distrait; on attribua sa tristesse à l'inquiétude

que lui causoit la santé de Clotilde, et il fut se coucher très mécontent de sa soirée, et surtout de lui-même.

Le lendemain il partit après le dîner : arrivé à Paris, il s'y trouva désœuvré, ennuyé. Un matin, l'histoire de cette malheureuse famille ruinée lui revint à l'esprit, et il voulut l'aller voir. Il fut à Passy, demande la maison de madame Morin ; on l'y mene : il entre, il voit dans la cour une voiture, et il reconnoit la livrée du comte de Monclar !. . . . Très ému, il monte l'escalier croyant qu'il

doit aller jusqu'au quatrieme étage; mais on lui dit que depuis deux jours cette famille occupe un appartement plus décent au second, et convenablement meublé par les soins d'une charmante jeune personne.... Il ne demande pas son nom; mais il se rappelle ses regards, et il se dit en lui-meme: Ah! que sa pitié est touchante et sincere!.... Il étoit à la porte de ce nouvel appartement, ne sachant plus s'il devoit y entrer; car il est facile d'aborder, sans être annoncé, des gens dans une extrême détresse; mais quand ils n'y sont plus, il faut des pré-

textes . . . et puis il alloit trouver là Albine, qui ne manqueroit pas de penser qu'il y venoit trop tard !. . . Comme il hésitoit, la porte s'ouvre ; Albine, suivie d'une gouvernante, paroît. . . . Il reste immobile ; Albine fait un mouvement de surprise, ensuite elle salue Sainclair, et passe rapidement. Qu'elle lui parut belle ! qu'elle avoit bonne grace dans cet habit négligé, en descendant ce petit escalier mal éclairé !. . . . . Elle retourna la tête une fois, elle vit Sainclair toujours fixé à cette porte, qui la suivoit des yeux . . . . . . elle disparoît. Sainclair, ne la voyant plus,

écoute.... il entend la voiture sortir de la cour, il tressaille .... Il se décide à voir madame Morin ; on lui parlera d'Albine .... Il tire le cordon d'une sonnette ; une servante vient ouvrir la porte, introduit Sainclair, qui trouve madame Morin non telle qu'on la lui a dépeinte, dans un galetas sans aucun meuble, mais dans un petit appartement parfaitement propre et commode. Il s'approcha d'elle avec l'expression du respect, et lui dit qu'ayant appris ses malheurs, il venoit lui offrir ses services. Madame Morin le remercie, et lui répond qu'elle

n'a plus rien à desirer ; que le comte de Monclar inspiré, guidé par son angélique fille, est devenu pour elle le protecteur le plus généreux ; qu'une pension viagere lui assure une honnête aisance. J'ai trois filles, poursuivit-elle ; mademoiselle de Monclar en a pris une avec elle, qu'elle traite comme sa compagne ; elle a placé l'autre dans un couvent dont une de ses tantes est abbesse ; et je n'ai gardé que la plus jeune. M. de Monclar a fait meubler cet appartement. Voilà de la générosité ! Mais ce qui est encore au-dessus de tant de bienfaits, c'est

la bonté délicate de mademoiselle de Monclar ; la reconnoissance même ne peut la peindre ! . . . . Si vous saviez, monsieur, quelles sont ses attentions et l'amitié qu'elle me témoigne, comme elle s'oublie ici en causant avec moi ! . . . . Tandis que madame Morin parloit, Sainclair profondément attendri considéroit avec intérêt l'ameublement de ce petit salon ; il devinoit tous les dons particuliers d'Albine : ce joli déjeûner de porcelaine, cette petite chiffonniere, ce métier à broder, ce serin dans une cage, cette caisse remplie de fleurs, n'étoient sûre-

ment pas des présents du comte de Monclar. Il reconnoissoit avec un trouble inexprimable la main d'une femme bienfaisante, la main d'Albine ! .... On peut combattre par la raison la séduction des talents et de la beauté ; mais qu'opposer à l'enchantement produit par la réunion de la jeunesse, des graces, et de la vertu ? l'on s'applaudit soi-même de l'enthousiasme qu'on éprouve !....

Sainclair fut tiré de sa rêverie en entendant dire à madame Morin qu'Albine partoit sous quinze jours pour une terre, et qu'elle y

resteroit jusqu'à son mariage. Ce mot fit tressaillir Sainclair ; il poussa un profond soupir, et prit congé de madame Morin. Comme il pensa que ses visites pourroient empêcher Albine de revenir aussi souvent, il trouva une tournure polie pour annoncer en s'en allant qu'il ne reviendroit plus. Le lendemain il envoya à madame Morin une charmante table garnie des fleurs les plus belles et les plus rares. Le commissionnaire ignoroit le nom de l'auteur de l'envoi, mais ce nom fut aisément deviné.

Sainclair avoit grand besoin de distraction : il revit Clotilde, qui par ses manieres et sa conduite sut lui persuader qu'elle avoit une grande passion pour lui : elle étoit charmante, et bientôt Sainclair parvint à écarter Albine de son souvenir.

Cependant Sainclair ne s'engageoit point, il ne déclaroit même pas ses sentiments ; il connoissoit à Clotilde un goût passionné pour un talent qui lui donnoit quelque inquiétude. Clotilde étoit peintre, et peintre avec une grande ambition ; elle ne s'amusoit pas à

peindre des fleurs, elle composoit en demi-nature à l'huile des sujets mythologiques, et elle prétendoit égaler dans ce genre les femmes les plus célebres. Elle avoit déja eu la gloire, par la protection d'un grand peintre, d'exposer quelques tableaux dans les salles du Louvre (car alors on accordoit difficilement cet honneur aux amateurs). Sainclair n'ignoroit pas ce fait, il savoit même que Clotilde travailloit avec ardeur pour la prochaine exposition, qui devoit avoir lieu dans un mois. Duval, qui ne partageoit nullement l'enthousiasme de Sainclair pour Clotilde,

combattoit ouvertement le penchant de son ami. Enfin, lui disoit-il, malgré ton vœu, tu vas donc épouser une femme célebre ! ...—Je ne suis pas encore entièrement décidé ; mais souviens-toi que ce ne sont pas les arts que je hais ; ce qui me déplait, c'est l'importance que les amateurs attachent à de petits succès et à des talents médiocres ; c'est cet amour-propre effréné qui dénature à tel point l'ame sensible des femmes qu'il est capable de leur faire sacrifier les affections les plus cheres. ...—Crois-tu que Clotilde soit exempte de cet orgueil ?—Du moins

il n'a pas endurci son cœur, elle sait aimer. La peinture n'est pour elle qu'un délassement.—Si la vanité ne lui tourne pas la tête, il faut donc que ce soit par humilité qu'elle étale ainsi ses tableaux aux regards du public à côté des productions des plus grands maîtres. —Non, elle suit avec une sorte d'indolence un exemple ridicule qui n'est que trop commun aujourd'hui; au reste, mes sentiments pour elle ne changent rien à mes idées particulieres sur les amateurs; mes opinions à cet égard sont toujours aussi séveres. On prétend qu'on doit avoir beau-

coup plus d'indulgence pour les amateurs que pour les artistes; oui, lorsque dans la société la seule complaisance les oblige à montrer leurs talents; mais lorsque d'eux-mêmes ils s'exposent en public, il est naturel d'avoir infiniment plus de sévérité pour eux que pour les artistes. Il y a des places honorables au second et même au troisieme rang. Un artiste médiocre peut être fort estimé; ce n'est point par présomption qu'il se montre en public, c'est une obligation pour lui qui constitue son état, qui fait son existence. Mais l'amateur qui se produit ainsi,

s'il n'est pas justifié par un talent du premier ordre, fait une démarche inconsidérée qui prouve presque toujours une vanité ridicule. D'ailleurs comment aurois-je le desir de critiquer avec aigreur un mauvais tableau d'un artiste? je sais qu'il ne peut pas le vendre cher; il se rend donc justice: mais l'amateur, qui ne vend pas ses productions, ne peut être éclairé par les offres des acheteurs; et quand je le vois, dans une exposition publique, placer son tableau entre ceux de Guérin et de Gérard, je suis très tenté de me moquer de lui. Tandis que si je

trouvois ce même ouvrage dans son cabinet ou dans celui d'un ami, j'en ferois l'éloge avec plaisir.—Ajoutons que les peintres amateurs à grandes prétentions sont toujours un peu soupçonnés de se faire aider dans leurs travaux.—Clotilde est incapable d'une telle supercherie.—Tout le monde ne la juge pas si favorablement.—Elle est trop jolie et trop aimable pour ne pas exciter l'envie.—Tu l'épouseras, j'en suis certain !—Mais.... j'y veux réfléchir encore, et je ne balançois pas pour Albine !—Oh ! qu'elle te convenoit bien mieux ! ....—Je ne le sens que trop, et

c'est surtout pour me distraire d'un si dangereux souvenir que je voudrois former un autre engagement.—Mais il faudroit faire un bon choix.—Du moins je te promets de ne rien précipiter.

Quelques jours après cet entretien, Sainclair apprit à minuit que la sœur de Clotilde venoit de mourir. Clotilde, comme on l'avoit prévu, dans la même sécurité n'avoit pu recevoir son dernier soupir; elle étoit à la campagne, à six lieues de Paris; le courier envoyé par la malade, trouva Clotilde jouant la comé-

die ; la maîtresse de la maison pour ne pas troubler le plaisir de la société, non seulement se garda bien d'interrompre le spectacle, pour annoncer à Clotilde que sa sœur étoit à l'agonie, mais elle résolut de soustraire le courier jusqu'au lendemain matin. De sorte que Clotilde ne vit le courier qui venoit hâter son retour que douze ou quinze heures après la mort de sa sœur. On mandoit tous ces détails à Sainclair, on ajoutoit que Clotiilde étoit livrée au plus violent désespoir. Cette lettre émut vivement Sainclair. Il étoit trop tard

pour aller savoir des nouvelles de l'inconsolable Clotilde, et l'affaire la plus importante devoit remplir le lendemain toute la matinéee de Sainclair. Avant de se coucher il écrivit à Clotilde que forcé de partir de grand matin, et de rester presque toute la journée à Saint-Germain, il ne pourroit se présenter chez elle qu'à neuf heures du soir; mais le lendemain matin, il reçut un billet qui le débarrassoit de l'obligation d'aller à Saint-Germain, et qui lui rendit toute la liberté de sa journée : alors à dix heures il vola chez Clotilde sans l'en

avoir fait prévenir. Clotilde, croyant qu'elle ne le verroit que le soir, ne l'attendoit nullement, mais elle l'avoit mis sur sa liste, et il entre sur-le-champ. On le fit attendre quelques minutes dans le salon; ensuite, une femme-de-chambre l'introduisit dans le cabinet de Clotilde, qu'il trouva couchée sur une chaise longue. Il fut touché jusqu'au fond de l'ame, en la voyant échevelée, pâle, inanimée (car elle n'avoit point de rouge) tenant d'une main un flacon, et de l'autre un mouchoir sur ses yeux; son attitude immobile, le désordre de

son ajustement, ses gémissements et ses sanglots lui causerent un saisissement inexprimable; il resta muet pendant quelques instans; et lorsqu'il prit la parole, Clotilde dut connoître à l'extrême altération de sa voix, combien il étoit profondément affecté. Les accents plaintifs de Clotilde devinrent si déchirants que le bon Sainclair fondit en pleurs...... Cependant il s'apperçut avec effroi que Clotilde ne versoit pas une larme; il n'ignoroit pas combien les *douleurs sèches* sont dangereuses, et il attribua à cette impossibilité de pleu-

rer la suffocation qu'elle éprouvoit; il la conjura vainement de prendre de l'eau de tilleul et de fleur d'orange; ah! s'écria Clotilde, il n'est point de remède pour une telle douleur! . . . . Je suis dans l'état où vous me voyez depuis l'instant où j'ai appris mon malheur!...Ce coup de foudre m'a terrassée....Je n'ai point de larmes, je n'ai pas le besoin de me plaindre, j'ignore même si je souffre, je suis anéantie... toutes mes facultés sont éteintes, je n'existe plus!...Ah! laissez-moi dans cette heureuse stupeur, vous ne pourriez m'en tirer sans me précipiter dans le plus violent

désespoir !....A ces mots Sainclair, pénétré d'attendrissement et d'amour, se jette à genoux en saisissant une des mains de Clotilde : dans ce mouvement il heurte une petite table qui se trouvoit auprès de la chaise longue, et une palette chargée de couleurs tomba sur les pieds de Clotilde. Oh ! ciel, s'écria Clotilde, une palette que j'aurai sans doute posée là, il y a huit jours ! Une palette !...Par pitié cachez-moi cet objet odieux, il me tue....—Comment ? — Une palette !...—Eh bien ?—Une palette !...C'est elle qui m'apprit à peindre, je n'aimois cet art avec

passion que parceque je lui devois ce talent... — Adorable Clotilde !.....—Maintenant la vue d'un chevalet, d'une palette, me rappellent de si douloureux souvenirs !... C'en est fait, je ne peindrai plus, il me seroit impossible de tenir un pinceau sans mourir... Hélas ! j'avois fini ce tableau qu'elle vouloit que j'exposasse au Salon, il y sera dans quinze jours, je dois ce respect à sa mémoire ; mais quel intérêt prendrai-je au succès qu'il peut avoir, elle ne sera plus là pour en jouir !.... Ce discours porta au comble l'enthousiasme de Sainclair, il prit

la fatale palette dans l'intention de l'aller cacher dans la chambre voisine; mais malheureusement il eut la maladresse de la laisser retomber sur les genoux et sous les yeux de Clotilde. Ah! Dieu, dit-elle d'une voix languissante, quel mal vous me faites....Je vous l'ai dit, que je ne pourrois supporter cette vue..... C'étoit ici, dans ce cabinet, à cette même place qu'elle me voyoit peindre, qu'elle me donnoit mes pinceaux...... Grand Dieu! ce fut elle qui broya ces couleurs! sa main les mit sur cette palette!... Ah! Sainclair!.... A ces mots Clo-

tilde s'évanouit.... Sainclair, éperdu, s'élance vers une sonnette pour demander du secours. Un instant après, la porte s'ouvre, et quelle fut la surprise de Sainclair en voyant accourir le petit jokey de Clotilde, enfant de huit ans, habillé en *zéphyre*; il étoit parfaitement drapé, il avoit des ailes, et il tenoit une corbeille remplie de fleurs. Son premier mouvement, en entrant dans la chambre, fut de se mettre en attitude, en disant: Madame, veut-elle reprendre la séance? Comment, s'écria Sainclair stupéfait, que voulez-vous dire? Mais oui,

reprit l'enfant, madame a peint ce matin; je suis le modele, et j'ai cru qu'elle alloit continuer la séance qui n'étoit pas finie, car en me renvoyant elle m'a dit de ne me pas déshabiller; mademoiselle Justine vient de descendre en bas, j'étois dans sa chambre, j'ai entendu la sonnette de madame, et je suis venu. Le petit zéphyre auroit pu parler plus long-temps sans que Sainclair eût été tenté de l'interrompre, l'étonnement et l'indignation le rendoient immobile; il étoit debout, et placé de maniere qu'il cachoit Clotilde à l'enfant, il l'écoutoit

et le considéroit en gardant un morne silence ! ...... Clotilde, les yeux fermés, et couchée sur sa chaise longue, n'étoit pas dans un état moins pénible : l'*évanouissement* n'avoit pas permis de couper la parole à l'imprudent zéphyre, et de le renvoyer précipitamment en inventant une fable ; dans l'état léthargique où elle se trouvoit, la ruse, l'imagination, la présence d'esprit, toutes les ressources de l'artifice et du génie devenoient complètement inutiles ; il falloit entendre ce terrible dialogue, sans proférer un mot, sans oser

se permettre le moindre signe d'impatience ; la fuite même étoit impossible ; Sainclair sans doute imaginoit bien qu'elle avoit feint de se trouver mal ; mais il pourroit croire que cette scene inattendue avoit rendu réel un évanouissemeut joué d'abord. Enfin en restant dans cette attitude, elle seroit dispensée de répondre, et dans cette profonde humiliation, et ce mortel embarras, c'étoit quelque chose ! . . . Au bout de deux ou trois minutes, Sainclair reprenant la parole : Quoi, dit-il, madame a peint ce matin : tenez, répondit l'enfant, voilà encore la

palette devant vous sur cette table . . .—Elle a peint avec cette palette !—Vraiment oui, et madame en a deux ; M. G***** a l'autre.—G***** le peintre ?—Justement. — Pour travailler au tableau de madame, je parie ?—Oh ! je ne sais pas. Le petit jokey prononça ce mensonge avec embarras ; Mon ami, reprit Sainclair, dis-moi la vérité, madame dort, elle ne nous entendra pas. — Madame dort ? — Profondément, tiens regardes.—Ah ! c'est vrai, c'est qu'elle s'est levée si matin !—Eh bien ! ne mens pas, n'est-ce pas que M. G***** retou-

che les tableaux de ta maîtresse? Tu peux me l'avouer, car ta maîtresse ne me cache rien ; elle a tant de candeur : si je lui faisois cette question, elle répondroit sans détour. Il est vrai, reprit l'enfant d'un ton mystérieux, que M. G***** commence et finit tous les tableaux de madame... A ces mots Clotilde ne put s'empêcher de faire un mouvement qui effraya beaucoup l'enfant. Ah! mon Dieu! dit-il, madame se réveille!.... Non, non, reprit Sainclair, c'est qu'elle fait un mauvais rêve. Mais dis-moi encore, as-tu reçu comme une confidence

ce que tu viens de me dire ? — Oh ! nenni ; madame croit que je ne le sais pas ; pourtant je l'ai vu mille fois. Encore à présent M. G***** est enfermé dans la petite galerie, et travaille tout seul au tableau. —— Ecoute, si par hasard ta maîtresse avoit de l'humeur en se réveillant, et qu'elle te renvoyât, tu n'as qu'à venir chez moi, rue de Provence, à la Chaussée-d'Antin, je prendrai soin de toi, je te mettrai en apprentissage. —— Oh ! j'aimerois mieux cela que de faire des zéphirs et des amours. C'est si ennuyeux de se tenir trois heures

sur un pied, le bras en l'air ! encore l'été, passe ; mais l'hiver dernier madame m'a donné une coqueluche terrible.—— Comment cela ?——Parcequ'elle me faisoit rester des matinées entieres presque tout nud ; depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, je n'avois pour tout habillement qu'une aune de gaze et une guirlande de fleurs, j'étois gelé..... Il n'y a pas d'amour qui puisse tenir au service de madame ....—Je suis de ton avis.—— Oh ! je vous réponds que c'est une rude fatigue.——Va te reposer dans l'antichambre, je te re-

parlerai encore en m'en allant. Le petit zéphyre sortit en courant, et Sainclair, se retournant vers Clotilde, il la retrouva dans la même attitude : toujours immobile, et les yeux fermés. Combien elle lui parut enlaidie ! . . . . Sainclair, les bras croisés sur sa poitrine, la considéra froidement pendant quelques instants ; ensuite prenant la parole : Pourquoi, madame, lui dit-il d'un ton glacial, pourquoi perdre ainsi dans l'inaction un temps si précieux et dont tous les moments doivent être consacrés à la gloire ? Sachez triompher de la douleur qui vous

accable, allez retrouver M. G***** pour finir ce tableau qui paroîtra dans quinze jours ; vous avez promis à feu madame votre sœur de le livrer à l'admiration du public, *vous devez ce respect à sa mémoire !* . . . . Ayez donc le courage de reprendre cette palette dont une main chérie a broyé les couleurs, sa vue vient de vous faire évanouir ; néanmoins vous avez eu la force de vous en servir ; j'attends encore de vous un si noble effort ! . . . . . Pensez-vous me persuader par votre silence et par votre immobilité que vous ne m'entendez pas ? . Vous venez de

pâlir ; et dans ce moment je vous vois rougir ; vous me répondez malgré vous !...... Ah ! si l'on peut se corriger de la fausseté la plus honteuse, produite par une vanité déréglée, sortez de cet horrible abaissement, cessez de vous jouer des sentiments les plus naturels et les plus sacrés pour donner une célébrité passagere à des productions médiocres, et qui même ne sont pas de vous... Renoncez à des prétentions ridicules, n'ajoutez pas au malheur d'avoir un coeur insensible, le tort volontaire de la plus inconcevable hypocrisie. Adieu, ma-

dame, soyez tranquille sur les suites de cette aventure, je vous promets, sinon l'oubli, du moins le secret. A ces mots Sainclair délivra la malheureuse Clotilde de la plus insupportable contrainte et de la plus étrange confusion que jamais coquette déçue et déjouée eût encore éprouvée. Il sortit, et trouvant dans l'antichambre le petit jokey toujours habillé en zéphyre, il le prit par la main, le fit monter en voiture avec lui, et l'emmena; car il se doutoit bien que Clotilde, outrée de son indiscrétion, ne le garderoit pas à son service.

Sainclair, après avoir passé si subitement de l'admiration et de l'amour au plus froid mépris, regretta cependant l'illusion qu'il avoit perdué, et fut quelque temps sans vouloir entendre parler de mariage; enfin un de ses amis proposa une jeune personne riche, d'une famille illustre, élevée dans la retraite par des parents vertueux; et Sainclair, bien assuré qu'elle n'avoit aucune célébrité, permit à ses amis de faire quelques démarches. Ces premieres négociations eurent tant de succès que bientôt il fut question d'indiquer un jour pour l'*en-*

trevue; et, le jour fixé, Sainclair se laissa conduire chez le conseiller au parlement, oncle et tuteur de la jeune personne. Sainclair entre dans un beau salon, il avance, et il apperçoit au coin de la cheminée une petite figure sèche, brune, pointue et contrefaite, dont l'éclatante parure rendoit la laideur plus remarquable encore. Elle avoit sur le front, à un doigt des sourcils, un large diadême, de gros camés blancs; sa gorge, d'une maigreur excessive, étoit surchargée de colliers et de chaînes d'or auxquelles se trouvoient suspendus une tren-

taine de petits cœurs d'agathe et de cailloux achetés chez Meller, et portés avec vanité, comme des emblêmes ingénieux et flatteurs; sa robe d'un tissu moëlleux, transparent, et garnie de franges d'argent, dessinoit parfaitement les formes les plus malheureuses, et la taille la plus irréguliere: un gros bouquet de roses complétoit cet élégant costume grec. Cette jeune beauté, dont rien n'avoit pu altérer l'innocence, reçut Sainclair non-seulement sans embarras, mais avec un petit air éveillé qui le confondit; elle devint même bientôt très vive et très aga-

çante ; et comme son oncle, pour la faire valoir, la louoit beaucoup sur sa gaieté, elle se livra à de petites folies enfantines qui achevèrent de glacer le pauvre Sainclair. Elle n'avoit que seize ans, mais l'enfantillage est presque aussi ridicule dans les jeunes personnes disgraciées de la nature que dans les femmes surannées ; la laideur a besoin de raison et de solidité, et quand la jeunesse est sans fraîcheur et sans graces, on exige d'elle toutes les qualités de l'âge mûr. Sainclair abrégea sa visite, et en s'en allant, il se ressouvint de la prédiction de son ami Duval,

qui lui avoit dit qu'en s'obstinant à chercher dans Paris une jeune personne bien élevée sans aucune célébrité, il ne trouveroit qu'un petit monstre de laideur et de bêtise.

Peu de jours après cette premiere entrevue, Sainclair partit pour ****, où son régiment étoit en garnison. Il espéra que dans une petite ville de province, à quatre-vingts lieues de Paris, il trouveroit enfin une femme aimable et sans prétentions; mais en arrivant à ****, il apprit qu'on venoit d'y établir une petite acadé-

mie, cc qui lui parut de mauvaise augure. En effet il y trouva avec moins de graces, la même fureur du bel esprit : faute de maîtres, on n'y avoit pas la manie des arts et des talents, mais tous les hommes de la société y étoient, suivant leur génie, poëtes, minéralogistes, naturalistes, économistes, politiques, et presque toutes les femmes auteurs.

Le bruit se répandit bientôt dans la ville que Sainclair cherchoit une femme, et qu'il ne la vouloit ni bel esprit, ni savante, ni artiste. Cette maniere de penser parut

d'autant plus bizarre qu'on exagéra beaucoup cette prétendue aversion pour les arts : mais enfin Sainclair étoit aimable et riche, on ne songea qu'à tirer parti de son étrange manie. On vit tout-à-coup parmi les jeunes personnes, qui n'avoient point encore causé avec Sainclair, la plus surprenante métamorphose ; elles ne furent plus occupées qu'à dissimuler leur esprit et leur savoir ; elles devinrent toutes d'une modestie parfaite ; elles passerent subitement de la pédanterie à l'affectation la plus marquée de l'ignorance et de l'ingénuité. Sainclair, qui avoit été repoussé par les préten-

tions des femmes qu'il avoit rencontrées d'abord dans la société, le fut encore par la niaiserie de celles-ci. Cependant il en distingua une, plus jolie que les autres, qui lui parut avoir beaucoup d'esprit naturel; il causa avec elle; et la jeune personne, en effet très spirituelle, fut d'autant plus aimable qu'elle n'avoit nullement le desir de briller: elle s'apperçut qu'elle plaisoit, et pour achever d'assurer sa conquête, elle se hâta de déclarer qu'elle détestoit la musique, les arts, la poésie, et la lecture. Cette déclaration singulière annonçoit une si malheureuse organisation

eu un systême si ridicule qu'elle refroidit entierement Sainclair: il répondit séchement, devint distrait et bientôt n'écouta plus.

Sainclair quitta cette province sans avoir pris d'engagement; il y laissa la réputation de l'homme du monde le plus fantasque et le plus inconséquent.

Sainclair en arrivant à Paris apprit une nouvelle qui le transporta de joie. Le mariage d'Albine étoit rompu. Cette Albine pour laquelle il avoit eu un sentiment si tendre, cette modeste et

charmante Albine étoit libre. Sainclair vole chez le comte de Monclar pere d'Albine, et demande la main de la seule personne qu'il puisse aimer. Le comte l'accueille parfaitement, et lui fait même entendre qu'il a eu quelque part à l'éloignement qu'Albine a montré pour le mariage qui vient de se rompre. Mais, poursuivit-il en souriant, vous passez pour un homme singulier ; on prétend que vous ne voulez pas qu'une femme ait des talents ; et il ne faut pas vous tromper, Albine en a beaucoup.— Que me dites-vous ?—Oui, Albine dessine bien, elle a une belle

voix, elle chante avec beaucoup d'agrément, elle est d'une grande force sur le piano, elle sait parfaitement l'italien et l'anglais, elle aime la littérature et les arts; vous voyez que je ne vous dissimule rien: quand il s'agit d'un tel engagement il ne faut rien cacher. Quoi! s'écria Sainclair, Albine possede tous ces talents, et jamais le monde n'en a parlé!—Elle les a cultivés sans prétention; ils ne sont pour elle que de simples délassements d'occupations plus utiles.--Ah c'est ainsi qu'ils donnent à une femme tout le charme qu'elle peut avoir; c'est ainsi qu'unis à la touchante

modestie, ils embellissent la jeunesse et les graces, ils répandent sur la vie entiere le plus doux enchantement !.... Allons, allons, reprit en riant le comte de Monclar, je vois que vous n'êtes pas si bizarre que je le croyois. A ces mots, il conduisit l'heureux Sainclair aux pieds de l'aimable Albine ; les paroles furent données, tout fut irrévocablement fixé dans la soirée même. Il ne s'agissoit plus que d'avoir le consentement du baron d'Elbach, oncle et tuteur de Sainclair; et heureusement il venoit d'arriver à Paris avec Clémence sa fille, et Versillac son gendre. Une

affaire importante amenoit à Paris cette savante famille, qui n'existoit que pour la gloire. Versillac avoit fait un poëme mis en musique par sa femme ; et comme on destinoit ce poëme à l'impression, et qu'il étoit historique, le baron avoit composé un discours préliminaire plein d'érudition et des louanges du jeune poëte, et qui devoit être placé à la tête de l'ouvrage. L'opéra, reçu, répété, alloit être joué quand Sainclair demanda et obtint de son oncle le consentement qu'il sollicitoit. Clémence ne vit pas sans émotion son cousin qu'elle avoit aimé, devenu posses-

seur d'une grande fortune qui lui assuroit la possibilité de vivre à Paris, théâtre brillant pour les talents supérieurs. Elle se consola en pensant que du moins celle que Sainclair alloit épouser n'étoit qu'un grand parti, et qu'elle n'avoit aucune célébrité; enfin elle imagina qu'il étoit impossible que Sainclair n'éprouvât pas autant de dépit que de regrets, en voyant le succès éclatant d'un opéra dont tous ses parents et tous ses amis regardoient les paroles et la musique comme de vrais chefs-d'œuvre.

Les noces de Sainclair et d'Al-

bine se célébrerent trois jours avant la premiere représentation de l'opéra de Clémence et de Versillac. Ce grand jour arrivé, Sainclair, sa jeune épouse, le comte de Monclar, se rendirent dans la loge que les auteurs leur avoient donnée : Sainclair avoit de mauvais pressentiments sur le succès qui ne furent que trop justifiés ; on trouva unanimement les paroles ridicules et la musique détestable. Il y eut des huées, des sifflements impitoyables qui n'étoient nullement ceux de l'envie : l'ouvrage ne put aller jusqu'à la fin. Cet événement influa de la maniere la plus fâcheuse sur

le reste de la vie de Versillac et de Clémence. Ils furent l'un et l'autre les victimes, non des arts, mais des plus folles prétentions et d'un desir effréné de célébrité. Après tant de brillantes espérances, il fallut retourner dans sa province avec la honte accablante d'une chûte complette, incontestable. Le dépit et le chagrin bouleversèrent entièrement l'union des deux époux, ils s'étoient associés pour la gloire seulement, et ne voulurent point se partager ensemble l'humiliation du revers; chacun prétendit la rejeter sur l'autre. Clémence soutint que les paroles avoient fait

tomber la musique, Versillac protesta qu'avec un bon compositeur ses paroles auroient été aux nues. Le Baron, mécontent de perdre son savant discours préliminaire, prit hautement parti pour sa fille. Ainsi cette malheureuse œuvre conjugale devint un affreux sujet de division. Les choses s'aigrirent au point qu'il fallut en venir aux plus fâcheuses extrémités, les deux époux finirent par se séparer sans retour.

Le sort d'Albine fut bien différent; elle sut placer sa gloire dans les choses seulement qui dé-

pendoient de sa volonté, de sa conduite, et de ses sentiments; dans l'estime publique, l'union de sa famille, et la tendresse de son mari. Elle goûta jusqu'à la fin de sa vie tout le bonheur que peuvent procurer un attachement légitime, la raison, la paix, la considération du monde; et Sainclair, après avoir été, durant sa premiere jeunesse, la victime des talents et des arts, devint le plus heureux des époux et des peres.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

On trouve chez les mêmes Libraires:

1.° Ce même ouvrage en Anglois:

2.° Le Siège de la Rochelle; ou le Malheur et la Conscience: par Mde. de Genlis. 3 vols. 12mo.

Ditto, en Anglois.

ERRATA.

Page.			
11	im.	*lisez*	im-
12	vicilles	*lisez*	vieilles
40	b'arsenal,	*lisez*	l'arsenal
43	Que?	*lisez*	Que
48	porcelain,	*lisez*	porcelaine
49	avoit	*lisez*	auroit
53	la talent,	*lisez*	le talent
71	pas dire,	*lisez*	par dire

